

La fin du sens commun ?

Thomas Schmidt-Lux

Number 3, Fall 2021

Les gens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98673ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schmidt-Lux, T. (2021). La fin du sens commun ? *Siggi*, (3), 17–18.

La fin du sens commun?

THOMAS SCHMIDT-LUX,
Leipzig

(Traduit de l'allemand par
ALEXANDRE LEGAULT et
BARBARA THÉRIAULT)

En tant que sociologue, Thomas aime les points de vue et les opinions qui le surprennent. En période de COVID-19, il lui était cependant parfois difficile de les examiner calmement.

¹ Voir l'entretien avec l'auteur à la page 19.

² Jürgen Gerhards, « Der Aufstand des Publikums. Eine systemtheoretische Interpretation des Kulturwandels in Deutschland zwischen 1960 und 1989 », *Zeitschrift für Soziologie*, volume 30, numéro 3, 2001, p.163-184.

Où donc ai-je vu les gens, dernièrement? Comme toujours, la réponse est : dans les lieux de contestation liés à la pandémie. Là, on pouvait bien les observer, ou autrement dit : on était assurément confronté·e·s à eux. On en a beaucoup parlé.

Les références aux « gens » étaient régulières et systématiques; les formulations variaient : parfois, on faisait référence à un acteur sans lequel aucune mesure ne pourrait être mise en œuvre (« Les gens ne comprennent plus rien » ou « Les gens sont devenus anxieux »); parfois, les gens étaient impatients (« Les gens ont soif de culture ») ou faisaient de toute façon ce qu'ils voulaient par pure stupidité (« Les gens deviennent fous »); parfois ils faisaient aussi preuve d'intelligence (« Les gens comprennent qu'ils doivent eux-mêmes combattre la pandémie »). Souvent, on a eu l'impression que chacun et chacune parlait de soi, même s'il ou elle disait parler au nom d'autrui. Par exemple, lorsque la première ministre Dreyer de la Rhénanie-Palatinat a dit à la chancelière Merkel : « Les gens sont au bout du rouleau. »

On pouvait aussi les voir, les gens. Je me souviens d'une manifestation à Leipzig, « anti-COVID » et anti-mesures sanitaires, en novembre 2020. Un mouvement d'envergure nationale avait fait appel à la mobilisation, 40 000 personnes sont venues. Lorsqu'on marchait dans le cortège de la manifestation, ou à sa marge, il était clair qu'elle réunissait des personnes on ne peut plus différentes. Il y avait des hommes plus âgés (d'accord, beaucoup), des femmes plus jeunes (d'accord, pas mal moins), il y avait des gens avec des pancartes, des gens sans masque, des gens vêtus comme pour une promenade, d'autres clairement équipés pour le combat. À ces gens-là, on doit aussi ajouter les contremanifestant·e·s : autres vêtements, autres opinions. Une grande fête de gens, pourrait-on dire.

L'affirmation selon laquelle « les gens » ont été rencontrés dans les lieux de contestation de la pandémie se justifie par la pluralité et l'hétérogénéité qui les caractérisaient. Quand on parle des « gens », il s'agit — comme le souligne Georg Vobruba dans son livre *Die Gesellschaft der Leute* (la société des gens)¹ — toujours d'un pluriel, de quelque chose d'hétérogène. En allemand surtout, on note une différence significative entre le « peuple allemand » (*das deutsche Volk*) et les « gens en Allemagne » (*die Leute in Deutschland*).

Les « gens » ont connu un véritable succès au cours des derniers mois. Comme je le disais au début : si les gens ont joué différents rôles, ils se sont fait entendre et on a beaucoup parlé d'eux. Ça a été un problème pour celles et ceux qui se rangeaient derrière les expert·e·s et leurs conseils; on ne pouvait quand même pas les jouer contre l'opinion de la rue. Et qui voudrait savoir ce que les « gens » pensent vraiment? Surtout si la référence aux gens omet précisément les différences et les contradictions, comme si les gens s'exprimaient en chœur. Malgré tout : personne n'a pu échapper aux gens.

Mais le succès des gens n'est pas une nouveauté. Déjà dans les années 1970, soutient Jürgen Gerhards dans son texte sur la « *Aufstand des Publikums* » (la rébellion des citoyen·ne·s)², nous observons deux processus. D'un côté, les non-expert·e·s exigent d'avoir voix au chapitre dans des décisions qui

**«On pouvait aussi les voir, les gens.
Je me souviens d'une manifestation à
Leipzig, "anti-Covid" et anti-mesures
sanitaires, en novembre 2020.»**



n'étaient auparavant que le domaine des expert·e·s. Les patient·e·s veulent avoir leur mot à dire sur la façon dont ils et elles sont traité·e·s; les élèves et les parents veulent avoir leur mot à dire sur ce qui se fait à l'école. De l'autre côté, les expert·e·s veulent aussi s'ouvrir aux «gens», se faire davantage accepter. Les services policiers s'appuient sur des partenariats de sécurité civique, les politiques mettent en place des heures de consultation citoyenne et les savant·e·s s'appuient sur la participation de la population (*citizen science*).

Tout cela traduit des transformations qui peuvent être décrites et saluées comme une plus grande démocratisation ou participation aux prises de décision collectives. Mais en temps de pandémie, on peut voir à quel point cela pose problème. Jusqu'où devraient aller ces processus? À quel moment la distinction entre les gens et les expert·e·s se brouille-t-elle totalement? Et est-ce souhaitable?

C'est ce qu'on a pu observer au cours de l'année. Les enquêtes de la Charité, hôpital où œuvrent d'éminent·e·s virologues, et des histoires de reptilien·ne·s et de ravisseur·se·s d'enfants assoiffé·e·s de sang ont été mises au même niveau, ou du moins n'ont pas été «réfutées». Les gens étaient d'importants agents de théories du complot et, en même temps, leur meilleur public.

C'est ce que Vobruba appelle la «pensée simple» (*Einfachdenken*). Si cela semble un peu condescendant, il s'en dégage néanmoins un point important: il s'agit d'une perception du monde qui se nourrit essentiellement d'expériences quotidiennes et dans laquelle on ne cesse d'invoquer une ou des causes uniques. D'autres textes sur les théories du complot ont soulevé ce point central: elles confondent contingence et intention. Tout ce qui arrive doit être ramené à l'intention d'une personne ou d'un groupe.

La pensée simple n'est pas nécessairement toujours fausse; elle s'avère même utile dans la vie quotidienne. Le problème, selon Vobruba, est en fait qu'elle ne génère pas de nouvelles questions, mais mène plutôt à une «connaissance définitive». Elle met un terme à la discussion.

Tout ça est compliqué, et c'est dommage. Personne ne veut vivre dans une république d'expert·e·s, dirigée par un cercle de technocrates doté·e·s de connaissances poussées en biologie et d'un grand savoir technique, mais ignorant·e·s de la façon dont ça touche les gens. Qui devrait donc élire ces expert·e·s? En plus, la sociologie est généralement mal représentée dans ces milieux. Alors, non merci.

Une catégorie de connaissances, autrefois courante et sur laquelle on pouvait toujours se fier en cas de doute, éprouve à présent de grandes difficultés: le sens commun. Ce n'est pas facile: soit il se trouve menacé d'être au service des adeptes de théories du complot, soit il s'en distancie et se prétend cultivé, informé, bien fondé.

La sociologie, qui a toujours volontiers argumenté avec le sens commun, doit maintenant à nouveau tenter de le cerner. Existe-t-il donc encore une sorte d'opinion moyenne, une attitude plus ou moins commune à tout le monde? Une attitude qui agit et argumente de manière «sensée», mais qui en même temps n'a pas besoin de se baser sur des théories sophistiquées?

En fin de compte, ce n'est peut-être pas non plus l'affaire de la sociologie. Tant que les gens pensent qu'ils habitent un monde ensemble, il en sera ainsi. Comme l'a chanté Patti Smith: *The people have the power* (les gens détiennent le pouvoir).